
2^e Partie : **Thèmes du jour** **et études** **bibliques**





Jour 1 : **Pour guérir le monde**

Genèse 2, 4-10, 15

⁴Telle est la naissance du ciel et de la terre lors de leur création. Le jour où le SEIGNEUR Dieu fit la terre et le ciel, ⁵il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs, et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le SEIGNEUR Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ; ⁶mais un flux montait de la terre et irriguait toute la surface du sol. ⁷Le SEIGNEUR Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. ⁸Le SEIGNEUR Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. ⁹Le SEIGNEUR Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur. ¹⁰Un fleuve sortait d'Eden pour irriguer le jardin ; de là il se partageait pour former quatre bras. [...] ¹⁵Le SEIGNEUR Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder.

Quand j'étais enfant, à la ferme, mon père m'emmenait parfois dans les champs encore déserts et nous marchions lentement sur la terre prête pour la semence avant que ne vienne la pluie. Il s'agenouillait, prenait une poignée de terre, la gardait un moment dans ses mains puis la laissait couler lentement entre ses doigts et retourner sur le sol. Dans ces moments, il semblait communiquer avec l'âme même de la terre, lorsqu'il disait « Bonne terre. C'est de la bonne terre ».

Vous êtes invités à relire ce texte de la Genèse avec le même sens du toucher pour la terre. Imaginez que vous retournez dans les champs desséchés où Dieu commença à créer et demandez vous 'comment suis-je relié à la terre dans ce récit ?

Des champs déserts

Le récit nous ramène au premier commencement, « lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre » (Ge. 1, 1). Genèse 2, 5 décrit ensuite les champs déserts où « il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs, et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le Seigneur Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ».

Pourquoi mentionne-t-on ces quatre éléments ? Au commencement de la création tous sont nécessaires aux champs déserts pour qu'ils deviennent la verte planète qui est la nôtre. Cela montre que les humains sont créés pour le bénéfice de la terre et non la terre pour le bénéfice des humains.

Le lien avec la terre : un des premiers liens que nous avons à créer est avec le sol. Le terme hébreu pour sol, *adamah*, est semblable au terme *adam*. Le mot *adam* désigne bien sûr le premier homme. Mais *adam* peut aussi désigner un être humain. Le premier *adam* est donc issu de *l'adamah*, la matière du sol. Les humains sont issus du sol des champs déserts. Ce lien suggère une parenté particulière entre les humains et le sol / la terre.

Un être vivant

Dieu prend alors dans ses mains de la poussière du sol pour en modeler un être humain. La poussière des champs déserts est le tissu de base de la terre. Les humains

sont faits de la matière de la terre à laquelle participe toute vie. Ils font partie du fragile tissu de la vie, myriade de fragments de poussière animée qu'on appelle terre.

D'après ce récit, le premier être humain est modelé par Dieu. Dieu ne fait pas immédiatement apparaître les humains. Le terme hébreu pour modeler désigne ce que fait le potier quand il façonne méticuleusement la glaise en une forme qu'il conçoit. Ici Dieu est représenté comme un potier qui transforme la poussière de *l'adamah* en un *adam*.

Le lien avec le souffle : Après que Dieu le potier eût façonné le premier humain, Dieu insuffle la vie dans les narines de l'être humain. Un mot plus commun pour souffle, vent ou esprit (*ruach*) figure en Genèse 1, 2, où l'esprit de Dieu plane à la surface des eaux. Dans le récit de Genèse 2 cependant, le terme hébreu désigne le souffle personnel (*neshamah*). Nous respirons le souffle personnel de Dieu – qui est la vie même.

Que se passe-t-il quand Dieu communiqué un souffle personnel à cet être humain terreux ? Quelque chose d'extraordinaire ? Quelque chose de sensationnel ? Oui et non. Cet être humain est l'une des œuvres merveilleuses que notre Créateur a tirées de la glaise au commencement. Mais le résultat est un être vivant, expression qui dé-

À la lumière de ce mystère, comment voyez-vous le sol même sur lequel vous marchez ? Quels devraient être nos sentiments envers la matière, le tissu même de la vie ? Quel est le lien étroit ou la parenté entre les humains et le reste de la vie créée ?

signe toute créature vivante sur cette planète. Les humains ne sont qu'un des organismes vivants dans un écosystème aux innombrables organismes vivants. Dès le commencement nous sommes devenus une partie du tissu de la vie organique.

Un vert jardin

Dieu le potier devient un jardinier. Quelque part dans les champs déserts qui étaient au commencement, Dieu planta un jardin. Le récit nous dit que ce jardin était situé en un lieu appelé Eden, à l'Est. Si le narrateur était un Israélite, cela désignerait probablement l'Est de la Palestine. Le mot hébreu pour Est peut aussi être traduit par 'ancien passé'. Tout ce que nous savons est qu'au commencement Dieu a planté un jardin. Ce qui est plus important, c'est que ce jardin a été créé pour des humains et pour d'autres créatures vivantes.

Dieu le jardinier a fait croître une variété d'arbres dans le jardin. Peut-être alors n'est-ce pas un vrai jardin, mais plutôt comme une forêt ? Dans cette forêt on trouve quatre espèces d'arbres : des arbres qui embellissent la terre, des arbres qui donnent ce qui est bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur.

Dans le récit qui suit, les premiers humains mangent de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur. Dieu dit que s'ils avaient mangé de l'arbre de vie à ce moment là, ils auraient vécu à jamais (Ge 3, 22). Dans son commentaire de ce récit, Luther dit qu'Adam et Eve ont été créés mortels ; s'ils n'avaient pas péché mais avaient mangé de l'arbre de vie, ils se seraient endormis au milieu des roses pour mourir et s'éveiller à la vie éternelle.

Qu'implique l'affirmation que le jardin planté par Dieu était un habitat pour les humains ? Si tel est le cas, comment ?

Quelle est notre relation avec l'arbre de vie qui est au milieu du jardin ? Est-il toujours au milieu de la terre ou devons nous attendre qu'apparaisse la nouvelle terre, quand l'arbre de vie produira à nouveau fruits et guérison ? (Voir l'étude biblique sur Ap 22, 1-2).

Un fleuve profond

Les versets 10-14 sont souvent ignorés parce qu'ils font état d'une géographie antique que nous ne comprenons plus aujourd'hui. L'élément important de cette partie du récit est le fleuve. Il a sa source en Eden, le jardin sylvestre sacré de Dieu où pousse l'arbre de vie, et sort d'Eden pour former quatre bras. Ce fleuve n'arrose pas seulement le jardin d'Eden, il irrigue également le jardin de la terre hors d'Eden. C'est l'eau de ce fleuve qui nous fait vivre.

Une relation qui guérit : Si les sources et les fleuves de la terre sortent d'Eden, alors ils sont davantage que de l'eau. Leur source est Eden. Ils sortent du propre jardin de Dieu, de la présence dispensatrice de vie de Dieu. Cela veut dire que ce sont aussi des eaux dispensatrices de vie qui ont le pouvoir de guérir. Autrement dit, elles sont sacramentelles.

Si les fleuves de la terre sont vus comme une eau vive sortant de Dieu, celle-ci devrait peut-être être considérée comme une eau qui guérit, à l'instar de beaucoup de peuples indigènes. Naaman est guéri en se lavant dans le Jourdain (2 Rois 5, 8-14). L'aveugle est guéri en se lavant dans les eaux de Siloé. (Jn 9, 1-7).

Que signifie l'eau dans votre culture ? Quand nous polluons les eaux, que faisons nous en réalité ?

Honorer la terre

Quel rôle les humains ont-ils à jouer dans le jardin ? Le texte hébreu de Genèse 2 :15 dit que les humains sont établis pour 'abad' le sol. Ce mot hébreu peut signifier trois choses : cultiver le sol, servir quel-

qu'un ou honorer quelqu'un en lui rendant un culte. Peut-être que toutes ces significations sont voulues.

Genèse 2, 5 annonce qu'au commencement il n'y avait personne pour 'abad' le sol. Ici le sens est probablement celui de cultiver. Au verset 15, cependant, le mot est associé à celui de *shamar* « garder » ou « protéger », et il implique que les premiers humains étaient chargés de protéger et de nourrir le jardin de Dieu ; les premiers humains devaient honorer la terre en la servant et la protégeant.

À votre avis, que veut dire pour nous aujourd'hui honorer la terre ? Comment avons-nous déshonoré la terre ? De quelle manière la tâche d'aider à la guérison de la création est-elle la continuation de notre rôle d'humains créés dans le but de servir et de protéger la terre ?

Références

Kahl, Brigitte (2001), "Fratricide and Ecocide : Re-reading Genesis 2-4," in Dieter Hessel and Larry Rasmussen (eds.), *Earth Habitat. Eco-Injustice and the Church's Response* (Minneapolis : Fortress Press), pp. 51-70.

Newsome, Carol (2000), "Common Ground : An Ecological Reading of Genesis 2-3," in Norman Habel and Shirley Wurst (eds.), *The Earth Story in Genesis : Earth Bible Volume 2* (Sheffield : Sheffield Academic Press), pp. 60-72.

Stratton, Beverly (1995), *Out of Eden : Reading, Rhetoric and Ideology in Genesis 2-3*, JSOT Supplement Series 208 (Sheffield : Sheffield Academic Press).

D'après Genèse 1, 26-28, Dieu créa les humains à son image. Leur rôle est décrit comme celui de « soumettre » toutes les créatures sur terre, dans la mer et dans les airs, et de « dominer » la terre. Le verbe « soumettre » (*rada*) signifie « régner sur » ou « dominer ». C'est un terme très fort. Lorsqu'un roi règne, selon le psaume 72, 8-11, ses ennemis lèchent la poussière à ses pieds. Quand Josué « a soumis » (*kabash*) le pays de Canaan, il a conquis, massacré et détruit. Ces deux verbes « dominer » et « soumettre » ont des significations opposées à celles des deux verbes « cultiver » et « garder/protéger » qui en Genèse 2, 15 décrivent le rôle des humains.

Lequel de ces deux textes devrait-il avoir priorité et nous aider à interpréter l'autre ? Etant donné la conception que nous avons de notre rôle tel que Jésus Christ nous l'a révélé, lequel des deux vous semble-t-il être le plus compatible avec l'Évangile ? (cf. Marc : 10, 41-45)

Il est significatif que le mandat de Genèse 1 de dominer a fourni aux humains, surtout dans le monde occidental, le prétexte d'exploiter les ressources de la terre et de domestiquer la nature en usant de violence.

Norman Habel

Pour prolonger la discussion

Par le passé, de nombreux interprètes ont présumé que le rôle des humains tel qu'il est esquissé dans Genèse 1, 26-28 était premier et le rôle esquissé dans Genèse 2, 15 second. Qu'en pensez-vous ?

À la lumière du texte de Genèse 2 dont il a été question plus haut, est-il justifié de dominer ? Comment pouvons nous contrer le postulat de nombreux dirigeants, entreprises et propriétaires selon lequel les humains ont le droit d'user de la terre pour leur propre intérêt en ignorant ses droits ? La terre a-t-elle des droits ?



Apocalypse 22, 1-5

¹ Puis il me montra un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'agneau. ² Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit, et son feuillage sert à la guérison des nations. ³ Il n'y aura plus de malédiction. Le trône de Dieu et de l'agneau sera dans la cité, et ses serviteurs lui rendront un culte, ⁴ ils verront son visage et son nom sera sur leurs fronts. ⁵ Il n'y aura plus de nuit, nul n'aura besoin de la lumière du flambeau ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront aux siècles des siècles.

Quels sont les noms des fleuves dans votre vie ? À travers quelle géographie le fleuve de guérison de Dieu coule-t-il pour vous ? Comment pouvons-nous entrevoir la cité sainte de Dieu, la Nouvelle Jérusalem, dans notre monde aujourd'hui ? De quelle manière avez-vous vécu le fleuve de vie de Dieu et les feuilles de l'arbre de vie qui guérissent dans votre vie et dans la vie du monde ?

« Il est un fleuve dont les bras réjouissent la ville de Dieu, ... » (Ps 46, 5). Deux rivières se rejoignent à Winnipeg, la rivière Rouge et l'Assiniboine. Quand les participants du monde entier se réuniront auprès des deux rivières de Winnipeg, ils se réuniront également auprès du grand « fleuve de vie » de Dieu qui traverse tous les fleuves de leur vie. Apocalypse 22 nous invite à explorer le fleuve de Dieu et l'arbre de vie comme des images d'espérance et de guérison. Dans cette étude, nous allons explorer sa puissance de guérison pour nos vies et nos communautés aujourd'hui.

Apocalypse 22 dans son contexte

La vision de la Nouvelle Jérusalem d'Apocalypse 21-22 est la plus merveilleuse vision d'espérance de toutes les Écritures. Elle arrive à la fin du voyage apocalyptique de ce livre – un voyage qui nous a conduit auprès du trône de Dieu (Ap 4-5), un voyage jusqu'au cœur de l'univers et au cœur de la puissance impériale, un voyage d'espérance et de transformation radicales. Écrit en un temps où Rome était au sommet de sa puissance, l'Apocalypse fait appel à des images et des schémas apocalyptiques familiers de l'Ancien Testament, comme un moyen de critiquer l'injustice de l'empire romain (« Babylone ») et nous offre une vision alternative de notre avenir dans la cité de bien-être de Dieu.

En considérant les textes de l'Apocalypse, nous devons résister à la tentation d'essayer de « comprendre » les symboles de l'Apocalypse comme s'ils étaient des horaires de la fin du monde ou des codes à déchiffrer. L'Apocalypse doit plutôt être comprise à la façon

d'une œuvre poétique ou musicale. Son langage est évocateur. Entreprenons avec Jean le voyage apocalyptique, un voyage qui se termine en Apocalypse 21-22 sur la vision d'une nouvelle terre. Visitez la ville sainte avec Jean, conduits par l'ange à travers les portes ouvertes et les rues conviviales. Ce texte offre une vision qui anticipe notre avenir avec Dieu, dans une merveilleuse cité ou *polis* de guérison et de vie pour le monde.

Un tour de la merveilleuse cité de Dieu

Le tour de ville a commencé en Apocalypse 21, 9, par la révélation de la beauté et du rayonnement de la ville. Apocalypse 22, 1-6, la dernière partie de la vision de la ville, offre des images paradisiaques de la nature et de la guérison – une sorte de re-création du jardin d'Eden au milieu de cet immense paysage urbain. Là Dieu, la nature et les êtres humains sont réconciliés.¹

Le paysage de la cité de Dieu est en violent contraste avec la cité du mal, Babylone/Rome (Ap. 17-18), une économie politique marquée par la violence, un commerce et une injustice sans entraves. Pour participer à la Nouvelle Jérusalem, les fidèles de Dieu sont appelés à « sortir » de Babylone (Ap 18, 4) afin qu'il puissent « entrer par les portes dans la cité » (Ap 22, 14).

Pendant que l'ange conduit Jean faire un tour de cette ville merveilleuse, quels sont les traits spécifiques de cette vision que vous relevez et qui vous parlent ? Lisez le texte et figurez vous entrant dans cette ville par ses portes ouvertes et explorant le paysage que l'ange déroule devant vous.

Fleuve

Remarquez tout d'abord le fleuve « d'eau vive » qui coule au milieu de la ville, donnant vie à tout ce qu'il touche. L'eau librement dispensée par Dieu abonde dans ce

paysage paradisiaque. Le fleuve de vie de l'Apocalypse rappelle les fleuves d'Eden et tous les autres fleuves bibliques.

Lisez Ézéchiel 47, le torrent que cette vision reproduit de très près. La riche vision d'Ézéchiel est celle d'un torrent toujours plus profond qui sortait du nouveau temple. Remarquez la source d'où jaillit le fleuve dispensateur de vie de l'Apocalypse, et comparez avec Ézéchiel 47. Comme l'Apocalypse a déclaré qu'il n'y avait « aucun temple » dans la cité sainte (Ap 21, 22), le fleuve de vie sort non pas du temple mais du « trône de Dieu et de l'Agneau ».

Trône

Cette image du « trône », qui revient deux fois dans ce passage (Ap 22, 1, 3), est une des images centrales de l'Apocalypse. Dieu est appelé « celui qui est assis sur le trône », critique politique implicite de l'empereur romain qui lui aussi est assis sur un trône et exige qu'on lui rende un culte et lui fasse allégeance. Seul Dieu – non l'empire – est digne d'adoration. Le voyage apocalyptique de Jean a commencé aux chapitres 4 et 5 sur l'invitation à monter au ciel pour y voir le trône de Dieu et l'agneau immolé, Jésus, debout devant le trône.

Mais où le « trône de Dieu et de l'agneau » est-il situé dans Apocalypse 22 ? Le texte laisse entendre que le trône de Dieu descendra des cieux, où il se trouvait au chapitre 4, et sera situé au milieu de la ville qui descend des cieux (voir Ap 21, 2). Ainsi, la Nouvelle Jérusalem d'Apocalypse 21-22 peut être lue comme une vision merveilleusement terrestre de notre avenir, une vision d'espérance pour le monde. Contrairement à l'évasion hors de la réalité et au « cielisme » qui dominent aujourd'hui certaines interprétations fondamentalistes, le tableau de l'Apocalypse suggère que notre habitation future sera avec Dieu dans un paysage urbain radieux et florissant. Ce texte est propre à nous inspirer confiance en Dieu au sein même de notre monde et de ses crises. Après Apocalypse 21, 2, « le ciel » n'est plus mentionné dans l'Apocalypse.

Arbre de vie

Entrez plus avant dans le tableau, en continuant le tour de ville. Que voyez-vous d'autre ? Notez l'arbre de vie qui pousse sur les deux rives du fleuve. Levez les yeux vers les branches de l'arbre et voyez les fruits succulents qui y poussent toute l'année. Les fruits abondants de l'arbre suppriment la menace de la pauvreté et de la faim qui hantait de nombreux lecteurs de Jean au premier siècle, de même qu'aujourd'hui. Les fruits de l'arbre accomplissent la promesse faite à l'Église d'Éphèse selon laquelle nous « mangerons de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu » (Ap 2, 7). Contrastant avec l'économie de Babylone caractérisée par la disette et la famine (Ap 18, 8), la cité sainte de Dieu produira assez de nourriture pour tous.

Qu'est-ce que cela vous dit quant aux problèmes de la faim dans votre communauté ?

L'arbre de vie de l'Apocalypse fait aussi écho à Genèse 2-3, au récit du Jardin d'Eden. La malédiction de Genèse 3, 24 et l'expulsion du jardin sont maintenant surmontées. Dans l'Apocalypse, nous partageons tous l'arbre de vie (Ap 22, 14, 19).

L'arbre de vie est une image biblique qu'on retrouve dans beaucoup d'autres religions, y compris « la menorah du judaïsme, le motif de l'arbre sur un tapis de prière islamique, l'arbre kadamba de Krishna dans l'hindouisme, l'arbre bodhi dans le bouddhisme et l'arbre de vie lakota qui est au centre du monde. »³ L'arbre de vie de l'Apocalypse qui guérit les nations peut nous inviter au dialogue interreligieux avec des adhérents d'autres religions.

Existe-t-il un arbre de vie dans votre propre tradition culturelle ? Dans celle d'autres religions autour de vous ? Quel est son rapport avec cette image biblique ?

Les feuilles de l'arbre pour guérir les nations

Références

Georgi, Dieter (1980), „Die Visionen vom himmlischen Jerusalem in Apokalypse 21 und 22“ in Dieter Lührmann and Georg Strecken (eds.), *Kirche : Festschrift für Günther Bornkamm* (Tübingen : Mohr/Siebeck), pp. 351-72.

Gonzalez, Justo (1999), *For the Healing of the Nations : the Book of Revelation in an Age of Cultural Conflict* (Maryknoll, NY : Orbis Books).

Richard, Pablo (1995), *Apocalypse : A People Commentary on the Book of Revelation* (Maryknoll, NY : Orbis Books).

Rossing, Barbara (1998) « River of Life in God's New Jerusalem : An Ecological Vision for Earth's Future ». *Currents* 25, no. 6, pp. 487-99.

Examinez de plus près les feuilles de l'arbre de vie. Ces feuilles sont un remède (*therapeia*), en contraste avec les drogues toxiques et la sorcellerie (*pharmakeia*) de la funeste Babylone/Rome (Ap 18, 23). L'arbre de l'Apocalypse et ses feuilles qui guérissent sont calqués sur Ézéchiel 47, 12 ; notons cependant comment l'Apocalypse élargit la vision d'Ézéchiel pour la rendre encore plus inclusive et merveilleuse. L'arbre est maintenant l'arbre de vie. Et les « feuilles pour la guérison » d'Ézéchiel sont devenues « des feuilles pour la guérison des nations ». La Nouvelle Jérusalem est une ville multiculturelle dont la citoyenneté et la guérison s'étend à toutes les nations.

Le thème de l'Assemblée est basé sur l'image de l'arbre de vie de l'Apocalypse, dont les feuilles sont destinées à guérir le monde. Qu'il s'agisse d'une image littérale des réelles propriétés médicinales de certains arbres, où d'une métaphore en images de la guérison spirituelle, ce texte annonce la guérison pour notre monde et pour chacun et chacune de nous. Remarquez que dans ce texte la guérison ne vient pas directement de Dieu ou de l'Agneau, mais par le canal du monde créé – par les feuilles de l'arbre de vie.

Dans ce texte, la guérison est pour « les nations ». La cité sainte de Dieu ne comprend pas seulement un groupe ethnique mais toutes les « nations » qui dans Apocalypse 21, 24 marchent à la lumière de la ville

et y apportent leur gloire dans Apocalypse 21, 26. La répétition du mot « nations » dans Apocalypse 21-22 donne une image positive de mondialisation, propre à nous aider à traiter des problèmes de la mondialisation dans notre monde d'aujourd'hui.

Les serviteurs de Dieu règneront

Le tour de ville s'achève par des allusions aux serviteurs de Dieu qui rendent un culte (*latreusousin*) à Dieu devant son trône (Ap 22, 3). Le plus étonnant est que les serviteurs de Dieu « règneront » aux siècles des siècles (Ap 22, 5). Pensez à ce que cette promesse stimulante de régner a pu représenter pour des gens sans pouvoir à l'époque où elle a été écrite, et combien stimulante elle peut être pour les marginalisés et les sans pouvoir dans notre monde d'aujourd'hui. En un temps où Rome prétendait régner sur le monde entier, l'Apocalypse proclame courageusement que c'est Dieu qui règne – non l'empire romain, ni aucun autre empire – et que les serviteurs de Dieu règneront également avec Dieu. Remarquez cependant que le verbe « régner » en Apocalypse 22, 5 n'a pas d'objet. Les serviteurs de Dieu ne règneront sur personne d'autre. Que signifie alors notre règne avec Dieu et le Christ ? Le verset qui conclut ce texte nous invite à rechercher des manières de comprendre notre règne non comme une domination sur quiconque ou sur un quelconque objet, mais comme une participation à la guérison du monde.

Barbara Rossing

Notes

¹ Dieter Georgi, « Die Visionen vom himmlischen Jerusalem in Apokalypse 21 und 22 », dans Dieter Lührman et Georg Strecken (eds.), *Kirche : Festschrift für Günther Bornkamm* (Tübingen : Mohr/Siebeck, 1980) p. 369.

² Gail Ramsha, *God Beyond Gender* (Minneapolis : Fortress Press, 1995), p. 118. Voir aussi Larry Rasmussen, *Earth Community Earth Ethics* (Maryknoll, NY : Orbis Books, 1996), pp. 195-207 ; Tom Christiansen, *An African Tree of Life* (Maryknoll, NY : Orbis Books, 1990).



Luc 7, 18b-23

[Jean,] s'adressant à deux de ses disciples, ¹⁹ les envoya vers le Seigneur pour lui demander : « Es-tu Celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ? » ²⁰ Arrivés auprès de Jésus, ces hommes lui dirent : « Jean le Baptiste nous a envoyés vers toi pour te demander : Es-tu Celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? » ²¹ À ce moment-là Jésus guérit beaucoup de gens de maladies, d'infirmités et d'esprits mauvais et il donna la vue à beaucoup d'aveugles. ²² Puis il répondit aux envoyés : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres, ²³ et heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi. »

« Es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre » ?

C'est la question brûlante à laquelle Jean Baptiste demande à Jésus de répondre. On l'aurait plutôt attendue au commencement, quand on en savait encore peu et qu'on n'avait ni vu ni entendu grand-chose. Mais à ce stade ? Comment Jean pouvait-il ne pas savoir ? N'avait-il pas entendu ? N'a-t-il pas écouté ce que les disciples de Jésus venaient de rapporter ? Ces témoignages étaient-ils douteux ? Les paroles convaincantes et les actes étonnants n'étaient-ils pas autant de preuves ?

Les guérisons de Jésus ne prouvent-elles pas la validité de ses affirmations sur le salut et la libération ? La question de Jean révèle-t-elle un début de conviction ou un doute grandissant ?

Jean lui-même ne paraît pas devant Jésus. La communication entre les deux est indirecte ; ils ne se rencontrent pas face à face. Les disciples de Jean servent d'intermédiaires et ils répètent fidèlement et mot pour mot la question devant Jésus. En tant que lecteurs cela ne peut absolument pas nous échapper.

« Es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre » ?

Jean ne fait-il que poser une question dont il connaît déjà la réponse ? Tout cela n'est-il que pour le bénéfice de ses disciples ?

La question révèle une situation d'aspiration et d'attente, en même temps qu'une espérance. Quelqu'un devait venir, dont ils étaient censés reconnaître la présence. À quels signes devaient-ils faire attention ? Comment peuvent-ils être certains ? Le fait même que la question soit posée dans ces termes et à ce moment là révèle toute

Comment et où des tensions entre espérance et réalité apparaissent-elles pour vous ?

l'ambiguïté de tout présumé. Leurs fragiles efforts d'interprétation montrent leur désir de faire correspondre ce qui est là avec ce qu'ils voudraient qui soit là. Espérance et expérience ne se rencontreront-elles jamais ? Si un grand nombre d'interprétations sont possibles, si la déception semble être une explication aussi raisonnable que la conviction, qu'est-ce qui peut aider à prendre la bonne décision ?

« Es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre » ?

La question de Jean n'est pas esquivée, ce n'est pas un piège tendu par d'adroits opposants. La réponse est embarrassée, dans ce sens qu'elle n'ajoute rien à ce que Jean et ses disciples semblent déjà connaître. Avant que Jésus lui-même ne parle, l'auteur fait quelques commentaires pour nous ses lecteurs, nous donnant quelques informations sur le contexte. On nous dit que Jésus vient de faire beaucoup de guérisons. Fait surprenant, la liste plutôt maladroite des maux spécifiques ne correspond à aucune des histoires individuelles de guérison ni ne reflète les exemples donnés par Jésus.

On donne l'impression d'une activité de guérison à grande échelle de la part de Jésus. Il a certes pu être un thaumaturge au succès tout particulier, mais il n'était pas le seul alentour. Les devins et faiseurs de miracles, thaumaturges aux spécialités fort variées, étaient des figures bien connues du monde antique. Certains d'entre eux réussissaient remarquablement. Quand les chrétiens racontaient les miracles de Jésus, ils le faisaient selon un schéma commun et bien établi. Les Évangiles, Luc en particulier, reconnaissent la présence d'autres faiseurs de miracles et exorcistes, voire des concurrents. Luc rapporte dans les Actes plusieurs incidents, tel que les cas de Simon (Actes 8, 9-13), de Bar Jésus (Actes 13, 4-12) et des moins chanceux fils de Sceva (Actes 19, 11-15). En Luc 11, 19 sont mentionnés d'autres exorcistes, dans le cadre d'un débat sur les exorcismes de Jésus.

Le débat de Luc 11, 14-23 nous confirme que même les opposants à Jésus étaient stupéfaits de ses actes miraculeux. En fait personne ne mettait en doute ses guérisons. Le conflit portait sur la puissance qui était à l'œuvre : était-ce Bêlzeboul ou le « doigt de Dieu ? » Jésus démontre avec éloquence combien il serait ridicule que Bêlzeboul se combatte et de ce fait s'affaiblisse lui-même. Quand Jésus vainc le mal, c'est un signe que le règne de Dieu est arrivé.

Luc va plus loin que les autres évangélistes en présentant les récits de guérison comme des exorcismes. Ceci montre qu'à l'époque les maladies – à l'encontre de la science médicale d'aujourd'hui – étaient expliquées comme des possessions, des intrusions du mal dans une personne. En tant qu'exorcismes, les récits de guérison prennent la dimension symbolique d'une libération de l'asservissement ; ils deviennent les épisodes d'un combat presque cosmique avec le malin. C'est pourquoi Luc tend à voir dans les miracles de puissantes manifestations de la puissance et de la force divines. Lorsque en Luc 5, 1-11 Jésus appelle ses premiers disciples, ils ne quittent pas tout pour le suivre simplement à cause de ses paroles irrésistibles. Ces vocations sont précédées d'un miracle : ils sont d'ores et déjà impressionnés par l'énormité de la pêche miraculeuse qu'il leur a fait prendre.

L'homme moderne, informé par la science, tend à être troublé par le fait que des guérisons et des miracles aient été opérés. Son questionnement est incompatible avec les récits bibliques, qui d'ailleurs n'y répondent pas. Néanmoins, les récits posent une autre et troublante question : que se passe-t-il lorsque que le miracle ne se produit pas ? Seul un petit nombre est guéri, pas le plus grand nombre. On cherchera à répondre en distinguant entre « guérison » et « rétablissement », en disant qu'une guérison peut avoir lieu même si la personne n'est pas rétablie. La question n'est pas d'être en bonne santé, mais d'être rétabli dans son intégrité.

Comment explique-t-on les maladies dans votre culture ?

Cette distinction entre “guérison” et “rétablissement” nous aide-t-elle à éclairer le problème, ou le rend-t-elle plus obscur ? Les passages du Nouveau Testament que nous consultons tendent plutôt à amalgamer les deux termes qu'à les distinguer. Une autre approche est-elle possible ?

Jésus ne fait pas étalage de miracles et de guérisons en toute occasion. Il se retient, en particulier quand on lui demande des miracles pour l'éprouver. Il ne sert à rien de demander des signes (Luc 11, 16s ; 11, 29-32). Lorsqu'au commencement il est tenté par le diable, Jésus refuse de céder aux promesses alléchantes d'une satisfaction immédiate en mettant Dieu à l'épreuve (Luc 4, 1-12). Lorsque sur la croix on le raille et on le moque, et qu'on le met au défi de prouver qu'il est le Messie en se sauvant lui-même (« il en a sauvé d'autres »), il n'en descend pas. Il choisit le chemin rocailleux où souffrance et douleur sont inévitables. Il se soumet à la volonté mystérieuse de Dieu pour laquelle on ne peut gagner sa vie qu'en la donnant. En fin de compte, la guérison ne peut intervenir qu'au travers de ce qui semble être son contraire.

« Es-tu celui qui vient, ou devons nous en attendre un autre » ?

Ce qui est spécifiquement chrétien ce n'est pas la foi au Jésus thaumaturge, c'est la foi en Jésus, le guérisseur meurtri, le Messie crucifié. On n'attendait pas un Messie crucifié ni aucun indice de miracle messianique. Jean Baptiste avait toutes les raisons de poser cette question.

Dans sa réponse, Jésus ne cite pas ses références au moyen de titres et d'étiquet-

Sur quoi Jean aurait-il dû baser sa conviction concernant Jésus ? La réponse donnée en Luc 7, 21-23 est-elle plus convaincante que ce que Jean avait déjà entendu dire ?

tes messianiques appropriés. Il ne fait que se légitimer en redisant la même histoire. Ses paroles rappellent la promesse du prophète Esaïe, en écho à sa lecture dans la synagogue de Nazareth au début de son ministère (Luc 4, 16-21). Il reprend l'affirmation que c'est dans ses paroles et ses actes pleins d'autorité que ces promesses et « l'année d'accueil par le Seigneur » sont accomplies pour leurs oreilles et leurs yeux. Ils ont vu ces choses se produire. Allez et dites-le ! Ce que, bien sûr, ils avaient déjà fait.

Finalement, c'est dans la béatitude finale que réside l'interpellation de la réponse : heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi. En fin de compte aucune

autre preuve n'est donnée, et ne peut être donnée. En fin de compte, c'est une question de choix. En fin de compte, la question est de savoir si on va se scandaliser ou non. En fin de compte, c'est une affaire de reconnaissance et de foi.

Dans la suite de ce bref passage, Jésus fait l'éloge de Jean auprès de la foule. Il n'est rien reproché à Jean, il est au contraire loué. Néanmoins, « les hommes de cette génération » – de toute génération – sont plaints. Ils ne sont jamais contents. Ils sont comme des enfants contrariés. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas.

Allez, et dites qu'il est venu !

Turid Karlsen Seim

Que faudra-t-il pour satisfaire les disciples ? Que nous faut-il pour nous satisfaire ? Allons-nous être perpétuellement en quête de celui ou de ce qui répondra de manière plus adéquate à nos attentes ? Sommes-nous tentés de changer Jésus, et comment, pour qu'il corresponde à nos attentes ?